

À chaque fois qu'on rencontre un Horrible Travailleur, il périmé tout un pan de la vaine production d'alentour, la rend caduque, et on ne peut que s'en réjouir. Autant de débroussaillé ; nous sommes dans un territoire de l'Inscription et toute découverte dans un autre endroit est toujours bénéfique. Autant de temps gagné. La fraternité est de mise.

Avec Joël Roussiez tout est mouvement comme dans la pensée chinoise où "les réalités que simulent les mots ne sont pas des choses arrêtées mais des mouvements"(1). Implosion, explosion et dispersion que la spirale du *Voyage Biographique* emporte, ou mouvement des marcheurs cosmopolites à travers les méridiens du monde de *Nous et nos troupeaux*.

1. *Nous et nos troupeaux*

“ « Cosmos terrien de vie » je dis.”

“Avançons sans peur aucune, sans crainte des coups, ne cherchons rien
Croisons des hommes qui ont cherché et s'en reviennent
Des qui s'en revenaient, n'avaient rien vu...”

Les paysages des *Troupeaux* sont comme ceux de Cozens, lui-même tellement chinois dans sa technique tachiste avec cet effet d'éloignement qui abolit la césure entre esquisse et dessin achevé, ce miracle ophtalmique permettant de faire disparaître autant les grossièretés de la tache que les finesses de l'exécution attentive. De loin le dessin devient une tache modulée et la tache un dessin vigoureux, tous deux pris dans le même ravissement de l'œil.

Ce génie de l'esquisse est partout présent dans les traversées des paysages de Roussiez où des notations extrêmement précises sur les couleurs, les climats ou les coutumes de certaines populations (voire les “marques” mécaniques) alternent et glissent avec de vagues affairéments : intrusions humaines laborieuses ou énigmatiques dans “une sorte de camp de matériaux variés”.

Mais on peut dire que c'est tout aussi proche de Pollock (cet itinérant malgré lui dans son enfance, changeant tout le temps d'état et de famille et qui n'aura de cesse dans sa peinture de redessiner à sa façon les cartes de l'Amérique dans ses drippings au sol), Pollock et son *enthousiasme salopeur et intelligent* dont les taches produisent des idées.

Je pense à Pollock, car à sa façon Roussiez partant du souffle beat ou du cosmopolitisme lyrique de Cendrars pour arriver à l'implacable densité de certains poèmes de Carver au-delà "des plages de sable fin" dans sa façon salubre de *proser* la poésie, opère une sorte de court-circuit tel que celui qu'a connu l'Amérique de 1957 à 2008 en passant de "Sur la route" de Kérouac à "La Route" de Cormac McCarthy.

Je pense aussi au Guyotat de "Tombeau pour 500 000 soldats" à cause de ce fond de mécanique, de cambouis et de guerre

Pures extériorités du réel qui adviennent hors de l'esthétique, ou vagues successives du Zen, "cette immense pratique destinée à arrêter le langage"(2) sans aucune intervention ni jugement porté parmi "des tonnes de ferraille", des "voitures désossées avec le coffre ouvert", des "camions militaires", "tous les camions qui s'en vont livrer dans la campagne désolée", vagues qui se concentrent tout à coup dans la chambre confite en hiver "d'une ville-fantôme du Grand Nord" près de "bouleaux qui frémissent à la manière de serpents".

C'est ainsi que Roussiez aborde la poésie épique, et on a pu le voir passer dans le village radiophonique avec des projets clairs comme des sabres, tranchant sur les poètes éculés. "Dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes et l'on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme." disait Cravan (j'en avais même oublié que c'était lui l'auteur de cette phrase, tellement elle est devenue d'actualité et universelle. C'est LWO qui me l'a rappelé.)

Bien entendu cette pensée rigoureuse part dans le mouvement "accrochant et tirant", et plus tard en soirée installant les bâches du cirque pour un spectacle de boxe où les animaux forains savants d'Apollinaire débarquent des convois d'aujourd'hui.

2. *Voyage Biographique*

Implosion, explosion, dispersion, voilà des étapes que le *Voyage Biographique* de Joël Roussiez semble embrasser dans un même emportement, mais cette fois-ci on est plutôt dans le cyclone, le maëlstrom.

On sait que le roman traditionnel des continuités et identités dont Huysmans avait déjà magnifiquement célébré l'agonie est définitivement pourri, malgré ses régulières nouvelles enflures, cloques de puanteur sur la

tombe ou infections de passage.

Par contre la question du romanesque (“le romanesque sans le roman”(3)) reste toujours *scandaleusement* posée, et au lieu de s’extasier béatement sur le fait de l’impuissance de Roland Barthes (conceptuelle ou hélas tout simplement biographique à cause d’un chauffard de passage devant le Collège de France) à avoir mené cette entreprise à bien en diséquant les dernières miettes de ses notations intimes, de baver devant les gros pavés américains qui reconduisent la psychologie de base du sujet plein ou les bouses françaises qui nous refont le coup exotique des samourais harlequins ou de la lignée des pitres pecnots, on ferait mieux de s’attarder auprès de quelqu’un comme Joël Roussiez, qui après des travaux forcenés sur Musil, Kundera et d’autres, *secoue* (au-delà des épingles anecdotiques à clochettes du fauil japonais chères à R. B.) le décousu de l’horreur dans son Voyage Biographique, dont on trouvera de bons extraits sur ce site et sur le site de La Main de Singe, réembarquant dans une grande lame de fond à la fois l’angoisse du romanesque et celle de l’autobiographie.

Fritjof Capra insiste sur une réalité “intrinsèquement dynamique”, *ne consistant pas* en objets stables, mais s’effectuant en séries de processus et flux perpétuels d’énergies. Un réel proche de Lacan, de la mécanique quantique et d’Einstein où “*le champ est l’unique réalité*”. Réel composé d’enveloppe successives, proche de la Pensée Chinoise, là encore.

Or, *la chose* qui tourne inlassablement au tout début du *Voyage Biographique (En passant par les chiens)*, c’est la Nappe embryologique de la Pensée Chinoise, qui tourne à la fois très loin et très proche, histoire de pouvoir aimer son lointain mieux que soi-même comme dirait Agnès Clerc.

On pourrait penser à Faulkner à cause de l’énorme sensibilité, mais Roussiez remplace le monologue intérieur par le polylogue extérieur et le supposé “caractère” par ces *figures* que forment chez l’acupuncteur le sujet autant que sa maladie, *figures* moins inscrites que mouvantes, contellations granuleuses en points toujours redivisés, tenseurs minimales infinitésimales autant que virtuels dont en avançant dans le repérage complexe des pouls

et des trajets vectoriels sur les méridiens on ne peut que constater les déplacements perpétuels, sans rien de stable ni de délimité, un peu comme le héros épique ne fut jamais que l'ensemble de ses actions ou comme la formule de *Poordjeli* chez Leclaire(4), apparemment indépassable en deça pour le sujet qui s'y condense (sinon en ce qui est l'essence du représentant inconscient : sa *charge énergétique*), n'est jamais au-delà qu'un point de départ vers une infinité de potentielles séries signifiantes que le chiffre ne contiendra jamais.

De l'interrogation autour de la chose sort *le son noir*, nous rappelant combien le sens tient au son et la négativité au corps, et montre l'incertaine coupure entre les corps, entre animaux et humains, les frontières brouillées, concaténées parfois par le mitraillage des phrases.

Il y a bien des *enclos*, mais ce sont comme les enclos prostitutionnels de *Bordels/Bougeries* de Guyotat à La Rochelle ; "les cochons se mangent entre eux."

Rien à voir avec une scène primitive mais plutôt avec le préalable à toute scène, là où se répand "la peur irrationnelle" passant d'un objet à l'autre, chaos tragique où l'enfant est jeté à vif.

Les corps sont des sacs et les robes de jute aussi où des membres s'agitent indépendamment les uns des autres, et les enfants hurlent comme des cochons égorgés.

On pense à *L'Opoponax* de Monique Wittig, sans doute une des plus belles choses écrites sur l'enfance avec Katherine Mansfield, ou bien à ce moment du basculement dans l'herbe et du monde en même temps de *The Voyage Out* de Virginia Woolf, le moment où sa vie bascule dans l'horreur et dans la folie.

À des écritures féminines, comme je l'ai dit à propos de Lucerné, souvent plus aptes à penser la Nappe, nappe sensitive qui aspire la rhétorique par en-dessous et la rend impossible. Il n'y a rien de rhétorique ni de formaliste dans l'énonciation de Joël Roussiez.

Nappe aussi du côté de *l'inimitable* qui n'appartient à personne et qui traverse les sujets seulement. Car ce qui peut être reproduit, repris, copié, c'est le sigle. Rien de plus facile à démarquer que la marque, à refaire que la griffe, à reproduire que le tic.

Il suffit de lire *Nous et nos Troupeaux* : c'est à *La Rumeur Libre* la bien nommée. Saluons cet éditeur comme *Le tout sur le tout* d'avoir osé publier Roussiez. <http://www.larumeurlibre.fr/>

En attendant qu'un autre publie le *Voyage Biographique* dont des extraits sont également lisibles sur le site de La Main de Singe

<http://lamaindesinge.blogspot.com/search/label/VOYAGE%20BIO-GRAPHIQUE>

(1) : École Européenne d'Acupuncture.

(2) : Roland Barthes

(3) : Roland Barthes

(4) : Serge Leclaire. *On tue un enfant*.

Onuma Nemon 7 mars 2009